

Tel le cerf altéré

Pierre Klossowski

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Théologien pervers, philosophe scélérat, Pierre Klossowski écrivit à la lumière de deux flambeaux : Sade et Nietzsche, prophètes l'un et l'autre (vrai ou faux, ici la vérité importe peu) et annonciateurs d'un reversement des valeurs. (L'esprit occidental est un esprit remuant et turbulent). L'un écrivant à la lumière de la Révolution française et de l'incendie qu'elle propagea dans l'univers, et l'autre à l'ombre de la mort de Dieu (encore que Dieu soit bel et bien mort un certain vendredi sur la colline du Golgotha).

Sur Sade et Nietzsche, Pierre Klossowski écrivit deux livres : *Sade mon prochain* et *Nietzsche ou le cerce vicieux*. Entre eux deux, et comme passant le relais, il y a Charles Baudelaire, qui donna de la relation du plaisir charnel et du mal l'expression la plus mémorable, lorsqu'il écrivit à la première page de *Fusées* : «La volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal.»

Un univers enchanté

Le monde infernal et le monde divin furent donc les deux pôles d'attraction et les deux lieux d'élection de Pierre Klossowski. Il navigua de l'un à l'autre sur l'océan des mots, changeant au passage de religion comme de chemise, voulant toutes les essayer, comme si Blake étant passé par là et s'étant interposé entre Dante et nous, le ciel lui-même était nourri d'une énergie infernale.

Le monde où se déplacent les désirs et les pensées de Pierre Klossowski (qui sur le tard de sa vie se définissait avant tout comme un monomane et un graphomane) est certes l'un des plus singuliers où il nous soit permis d'entrer. Car bien que cet auteur ait écrit des romans, il n'a rien fait pour les rendre accessibles. Aussi celui qui y pénètre doit avoir l'espoir et l'intention de quitter le monde connu et familier, afin d'atteindre une contrée où les limites que nous donnons à nos passions sont enfreintes et où d'autres limites leur sont imposées.

A lire Pierre Klossowski, il semblerait que bon nombre de ses thèmes, il les ait puisés dans le premier livre que chaque petit enfant de France lisait autrefois au berceau, entre deux gorgées de lait de nourrice : *Les contes de Perrault*. Le château dans la forêt, c'est l'ancien régime absolu et aboli, érigé de calvaires et de potences, défendu par les ronces et les orties du rationalisme cartésien, rendu ridicule et gothique par les réformes de Malherbe et de Boileau, et retourné à l'état sauvage dans l'imagination sans frein du marquis de Sade.

La forêt, c'est la sauvagerie ardente et coupable de l'enfance, la féodalité mystique, capricieuse, croyante, magnifique, arbitraire et surnaturelle, les fées et les sorcières, les bûchers, les bergères. Tout un univers enchanté. L'existence de Dieu ou celle du diable n'avait alors qu'une fin : un enchantement diurne ou nocturne, semblable, étant réel, à ce que sont de très beaux tableaux qui éblouissent et qui fas-

cinent. Que ce soit le bûcher de Jeanne ou celui de Gilles, celui de la sainte ou celui du criminel, le peuple tout entier allait à l'un comme à l'autre porter sa sympathie terrifiée et sa compassion. Comme on allait plus tard à la tragédie pour pleurer. Gilles de Rais dans ses chasses, Jacques de

Molay dans ses templiers. Tout Sade est déjà enfermé dans *La Barbe bleue*.

Le parc à la française, c'est la civilisation cartésienne, castratrice. Aux guerres, aux viols, aux rapines succèdent les fêtes de la langue et les plaisirs intellectuels et subtils de la casuistique baroque. Aux batailles

Commémoration

Cet article a été écrit pour commémorer la mort, l'œuvre et la personne de Pierre Klossowski, mort survenue l'automne dernier, alors qu'il entraînait dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année. De sa biographie, que dire, sinon qu'il fut porté sur les fonts baptismaux de la littérature par les mains conjointes de Gide et de Rilke, qui le connut enfant à travers sa liaison amoureuse avec Baladine Klossowska, mère de Pierre et de celui qui allait devenir le peintre Balthus.

Une sorte d'ambivalence irréductible est peut-être à la base de toute sa vie et de toute sa pensée. Dès 1935, Klossowski avait publié dans la *Revue française de psychanalyse* et dans les *Recherches philosophiques* des études sur le marquis de Sade. Plus tard, son orientation d'esprit eut un autre cours et il se crut un temps destiné à la vie religieuse. Pendant la guerre de 40, il entra chez les dominicains et participa à la Résistance. Il fut par ailleurs très lié au Père de Lubac et à Louis Massignon. Aux surréalistes également et à Jasper Jones. Georges Bataille exerça une énorme influence sur lui. Vers la fin des années soixante, il cessa peu à peu d'écrire et consacra les trente dernières années de sa vie au dessin. Inutile de dire que Roberte ne cessa jamais de l'inspirer, et qu'elle fut pratiquement son seul modèle et sa seule muse.

Traducteur de Nietzsche, Kafka, Heidegger, Hamann, le «Mage du Nord», contemporain de Kant et de Jacobi, de Wittgenstein, il fut en outre un merveilleux latiniste, traduisant les *Douze Césars* du Suétone et *L'Enéide* de Virgile. Il a également traduit le *De trinitat* de saint Augustin et préparé une version française des sept premiers livres de *La Cité de Dieu*. On ne peut que déplorer la perte de ce manuscrit.

Pierre Klossowski fut toujours aux endroits les plus brûlants de la pensée. Les batailles furent en lui, qui fut à la charnière de trois mondes : celui d'hier, le monde de l'art dans lequel il naquit, celui d'aujourd'hui, qui est celui de la mercantilisation de toutes choses, à commencer par celle de l'érotisme, et celui de demain, dont on ne connaît pas encore le nom, mais qu'il aida à préparer. Avec lui, on marche, même si parfois on s'égare, et on va quelque part. Son œuvre fut une longue errance, les yeux grands ouverts dans la nuit occidentale et sur une terre dédivinisée, entre les premières théophanies et la mort de Dieu, entre les mystères d'Artémis et la science de l'âme.

Dénombrant les thèmes, explicites ou implicites, dressant le catalogue des obsessions, reconnaissant au passage Lucrèce et Ovide, saint Augustin, les filles de Dieu, Sade et Nietzsche, nous sommes frappés encore par une narration délibérément conventionnelle, à l'opposée des techniques d'aujourd'hui, et qui emprunte volontiers à Barbey d'Aurevilly ou au Balzac de la *Fille aux yeux d'or*.

G. J



Klossowski devant l'un de ses dessins.

succèdent les ballets et les tournois, aux messes noires et aux sabbats des sorcières, les tragédies de Racine et les dissertations sur la grâce et le libre-arbitre (on ne sort jamais du monde magique et enchanté de l'enfance et de la théologie), avec toujours ce désir insatiable de l'ogre, comme aliment nécessaire et feu nourricier.

Et bien, les romans de Pierre Klossowski sont comme ces tableaux qui fascinent et éblouissent à la fois. Car toujours intimement, la terreur est liée à l'attrait. Ce sont, si vous voulez, des messes noires civilisées (un peu comme on blanchit de nos jours l'argent qui aurait été sali par les doigts gras-
seux des

maffieux). La chapelle où Bossuet tonnait et prêchait devient les jardins du Palais-Royal ou du Luxembourg (Klossowski habita longtemps près de l'église Saint-Sulpice, avant de finir ses jours dans la cafardeuse rue de la Glacière), où Octave, professeur de scolastique, médite de rendre son enfer personnel encore plus brûlant et son épouse Roberte encore plus désirable à ses yeux en allumant dans l'âme du jeune Antoine, son neveu, un désir inextinguible et coupable pour sa tante. C'est là, convenons-en, une pratique bien singulière des lois de l'hospitalité, que celle d'un hôte qui expose son épouse à la convoitise et à la concupiscence de ses invités. N'oublions pas ici que tout le vocabulaire intellectuel de *Roberte le soir* et de *La Révocation de l'Edit de Nantes* qui lui fait suite est scolastique au plus haut et plus précis degré.

L'athéisme bien-pensant

Ces deux romans, fort courts au demeurant, constituent, sur le mode farceur, une révocation autrement plus radicale que celle de l'édit dont le second de ces romans tire son titre. Révocation donc de la philosophie protestante et, si j'ose dire, toujours pour rester dans le registre facétieux, mise en boîte de l'athéisme.

Le monde de Roberte est le monde de l'esprit qui brisa la discipline scolastique, mais qui ne tira de cette discipline qu'une

aptitude au mal, refusée à ceux qui suivent plus naïvement et plus paresseusement, comme les rousseauistes par exemple, les voies et l'enseignement de la nature. C'est en un mot le monde de l'esprit tortueux, auquel n'apparaît jamais ce que voit, comme une évidence, la naïveté. Roberte (l'épouse d'Octave) dit à un moment donné, en parlant du livre de son époux (qui est en réalité le porte-parole de l'auteur), *Sade mon prochain* : « Rien que le titre est à faire vomir. » - « Faire vomir qui ? » lui rétorque Octave. « Tout athée qui se respecte », répond Roberte. Et voilà, le ton est donné. L'athée se respecte, là où le croyant se sait pécheur et donc tordu. Entre le pécheur et le saint, qu'il devrait devenir, il n'y a désormais plus place dans la pensée chrétienne pour le respect humain.

Pour Roberte, porte-parole de l'athéisme bien-pensant issu de la Révolution et des Lumières, donc théologiquement correct, l'homme est incapable de faire le mal, mais ce qui l'incite à se montrer tortueux, c'est qu'il croit y parvenir. Cette incapacité à faire le mal tient d'ailleurs à la nature de ce mal limité que l'acte charnel occasionne. C'est évidemment dans la mesure où il est, dans la théologie chrétienne impardonné ou pardonnable, lié toujours à l'idée de faire le mal, qu'il devient un acte spirituel. Mais Roberte aussitôt de s'écrier : « Je refuse l'esprit au prix d'une maladie. » A quoi Octave a beau jeu de rétorquer : « Sans doute du point de vue de l'animal l'esprit est-il malade. » De l'animal ou de la nature.

Ajoutons que l'érotisme étant essentiellement l'expérience pécheresse que l'esprit fait de la vie charnelle, l'érotisme est toujours pour nous l'expérience pécheresse qu'en a fait le monde chrétien avec une joie coupable et un tremblement démoniaque. Roberte est également, me semble-t-il, l'illustration théâtrale du paradoxe baudelairien selon lequel la femme est un être essentiellement animal (naturel), incapable de séparer en elle l'âme du corps, et donc

un être essentiellement athée. Enfin, sur l'éternel féminin, l'éternel masculin aurait encore beaucoup à dire.

Sulfureux plaisir

Ce que Klossowski met ici en lumière, c'est l'instant divin où la loi est violée contre toute attente et où l'érotisme, aux antipodes de l'animalité, relève dans un même temps de la malédiction et du miracle. Réflexion qu'il poursuivra dans un autre ouvrage, *Le Bain de Diane*.

D'une manière générale, ce n'est pas seulement l'érotisme qui doit s'amalgamer au mal pour se spiritualiser, c'est la littérature toute entière ; premièrement, parce qu'elle a affaire aux passions, et le plus souvent à celles qui inspirent terreur et pitié, et deuxièmement, parce qu'elle est l'enfance inculte et insoumise, aussi sauvage que la forêt de Tiffauges, et parce que la Société, elle, est le Bien. Et c'est de ce conflit entre le mal, singulier et masculin, et le bien commun, pluriel et féminin, que naissent toutes choses.

Mais comme Nerval, le christianisme ne devait pas suffire à Pierre Klossowski ; le quittant tout en ne le quittant pas, il fait appel à des religions païennes, plus anciennes, plus enfouies, un peu comme on ouvre des portes de sortie qui sont aussi des portes de secours, religions et mythologies que le christianisme avait recouvertes, un peu comme un jardin à la française se dessine au milieu d'une ancienne forêt déboisée et défrichée. Mais la forêt reste toujours là, avec ses chasses et ses bêtes féroces. Klossowski y fait brûler des bûchers pour éclairer la nuit. Tel Actéon, il continue ses chasses. Et tel l'ogre de la fable, sa faim n'est pas diminuée. Il ne pouvait être ni athée ni nihiliste ni blasé ni désenchanté. Qui a faim attend d'être nourri.

G. J.